

## Brèves littéraires

*Brèves*

# Cauchemar

Georgette Bertrand

Volume 11, numéro 3, hiver–printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5784ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

### ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Bertrand, G. (1997). Cauchemar. *Brèves littéraires*, 11(3), 77–81.

## GEORGETTE BERTRAND

### *Cauchemar*

La journée a été longue, j'aurais voulu rentrer plus tôt. Les magasins achalandés, surtout mon indécision à choisir. Comment faire plaisir à quelqu'un en lui offrant un cadeau qu'il devra faire semblant d'apprécier ? Ces obligations me causent une telle angoisse !

Le pire n'est pas là. Il faut m'acheter une nouvelle toilette pour cette réception. Les boutiques excitent ma convoitise par l'étalage de si beaux vêtements. Mais ce n'est pas pour moi, c'est trop beau, trop bien fait. Je n'ose plus entrer dans la cabine pour essayer un deux-pièces, la personne de l'autre côté du miroir me fait honte. Elle se rend ridicule à vouloir se camoufler sous la mode. Je me contente de regarder, de toucher les tissus au passage. La journée a été trop longue.

Un livre et le moelleux fauteuil me sortiront de ce marasme. Un jour j'écrirai ma fatigue, je dirai mon ridicule, peut-être en viendrai-je même à crier mon désarroi. Ce soir j'essaie de suivre Apollinaire, mais je m'y perds. La poésie me fait entrevoir des mondes inconnus. Comme les vêtements, c'est trop beau.

Je suis engourdie. La lumière du jour commence à remplir la chambre. J'ai donc dormi tout ce temps dans le fauteuil ! Ma main endolorie manque de force, pourtant il me faut éteindre la lampe. Pourquoi toujours devoir fournir

---

tant d'efforts pour des gestes si simples ? Par exemple, parler à quelqu'un. Pourquoi est-ce si compliqué ? Et cette lumière, je dois pourtant l'éteindre. Mais... mais ma main est restée sur la table ! Heureusement que c'est la gauche, il me reste la droite pour écrire. C'est vrai que j'ai si peu écrit, mais il faudra m'y mettre.

J'ai besoin de m'étirer les membres, d'activer la circulation. Ça craque de partout, on dirait que l'édifice corporel va se désagréger, tomber en un tas de débris au milieu du fauteuil. Je me plais à imaginer que c'est normal. D'ailleurs, le mal de vivre me traverse de partout, chaque cellule éjecte son fluide d'ennui.

Et que vois-je accroché au cintre, derrière la porte ? Une vieille peau plissée, sans forme définie. Eh ! elle est à moi, c'est ma peau ! Elle me laisse la chair à nu, mais je me sens plus libre ainsi. Je dois économiser mon énergie, penser mes gestes. Tiens, que fait cette photo de mariage sur le bureau ? Il y a longtemps que je l'avais oubliée. Qui a bien pu la sortir du placard ? Je vivais dans le rêve que j'avais inventé à ma mesure. Et cet homme, je l'avais aussi inventé aux mêmes dimensions : démesuré autant que peut le supporter l'amour.

Qu'il fait chaud ici ! Il me faudra fournir peu d'efforts pour ouvrir la fenêtre. L'air frais du matin me vivifiera. Mes jambes me supportent avec peine. Heureusement, je n'ai qu'à tourner la manivelle pour recevoir la brise matinale. La vie semble beaucoup plus facile au dehors, ce qui est bon vient toujours de l'extérieur. Mais c'en est trop, mes forces me lâchent, m'empêchent d'avancer.

Je me traîne difficilement jusqu'au fauteuil. Quelle horreur ! Mes jambes, je n'ai plus de jambes, elles sont restées devant la fenêtre !

Elles ne sont pas récupérables, je ne peux les atteindre. Le supplice de se voir ainsi morcelée ne peut se dire. Le cauchemar m'environne.

*Elle aimait accompagner son père au village. Marcher sur le trottoir devenait une fête, lui donnait un sentiment de légèreté. Ce jour-là, comme si un démon avait pris possession d'elle-même, elle ne savait plus où poser le pied, elle sentait un déséquilibre dans tout son corps. En elle, des rires fusaient.*

Sur le bureau, d'autres photos se sont ajoutées. Comment peuvent-elles se trouver là ? Poses figées, sourires de mannequin, pour tenter d'impressionner l'oeil de la caméra. Jamais un regard vrai. Si je pouvais me déplacer, je les tournerais toutes à l'envers dans la boîte du placard.

J'ai la tête lourde à force de penser. Fermer les yeux, imaginer un ailleurs où on ne vit plus à l'intérieur. Sûrement qu'alors la vie passerait avec douceur. Voilà, il me reste à construire ce monde extérieur : plus de questions, plus d'anxiété. On est léger parce qu'on n'est rien, on est heureux. Cet état ne peut durer longtemps, il me faut revenir à l'intérieur où, chaque jour, paraissent les mêmes visages inquisiteurs, les mêmes gestes.

Derrière la porte, ma peau a glissé sur le plancher en un tas flasque. Elle sera juste un peu plus froissée. De toute façon, aussi bien m'en passer, elle ne m'allait pas bien. J'ai toujours eu l'impression qu'elle appartenait à quelqu'un d'autre : il y a probablement eu erreur au départ.

La faim me tenaille, et avec raison : il est près de midi. Je ne me sens pas capable de descendre à la cuisine. Plus tard.

*Sur la grande table, les plats circulaient. L'enfant refusait. On insistait. Elle ne savait comment dire qu'elle n'avait pas faim. Elle préférait le châtiment et montait à sa chambre. L'isolement lui apprit à quel point elle était différente.*

Un bourdonnement dans ma tête accentue la lourdeur. Je me frictionne la nuque et les tempes, espérant libérer le mal. Un léger craquement me trouble, comme le bruit d'un arbre en train de tomber. La main sous le menton, je retiens difficilement ma tête, qui cède bientôt et roule sur mon ventre. Mes cuisses légèrement relevées l'empêchent de chuter brutalement sur le plancher. Si j'avais des jambes, je pourrais la laisser rouler en douceur.

De plus en plus lourde, ma tête me rend la respiration difficile. Je n'ai pas le choix, j'abaisse les cuisses : elle tourne sur elle-même et tombe sur le parquet en un bruit sourd.

À peu de distance, la langue, coupée sous le choc, reluit dans sa bave.

Ce spectacle me bouleverse. Ce qui m'inquiète le plus : mon fils doit passer me prendre cet après-midi pour aller à la réception. Que va-t-il croire en voyant tout ce désordre dans ma chambre ?